HAL
open science

Sebille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans Perceforest

Christine Ferlampin-Acher

To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. Sebille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans Perceforest. La Sibylle parole et représentation, 2, 2004. hal-01615031

HAL Id: hal-01615031

https://hal.science/hal-01615031v1

Submitted on 11 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Christine Ferlampin-Acher

"Sebille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest*"

à paraître dans les Actes du Colloque "La Sybille, parole et représentation", éd. F. Morzadec et M. Bouquet, Rennes, Presses Universitaires de Rennes

Perceforest est un roman en prose du XIVe siècle dont l'auteur, anonyme, est habité par une très vaste ambition. Au long de six livres, il invente en effet une préhistoire au royaume d'Arthur, en s'appuyant à la fois sur des chroniques, sur la tradition romanesque consacrée au Moyen Age à Alexandre le Grand, et sur la tradition arthurienne. Ce roman, dont le début a été édité par Jane Taylor, et dont Gilles Roussineau, d'année en année, nous livre progressivement les autres parties[1], raconte comment Alexandre le Grand et ses hommes ont conquis l'Angleterre, l'ont civilisée[2] et comment leur descendance a donné naissance aux grandes figures du monde arthurien. Cette succession historique se double d'une perspective religieuse. Alexandre le Grand, païen, conquiert une *Bretagne* où sévissent des *felons,* sectateurs du maléfique et diabolique Darnant et où vivent des créatures sans grande malveillance comme

[1] *Perceforest (le roman de),* début de la première partie, éd. J. H. M. Taylor, Genève, T.L.F., 1979 ; deuxième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1999, vol. II, 2001; troisième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., 2 vol., 1987. Pour les parties inédites, les références que j'ai utilisées renvoient aux manuscrits suivants : pour la fin du livre I, manuscrit B.N.F. fr. 345, livre V B.N.F. fr. 348, livre VI Arsenal 3493 et 3494. Pour un résumé complet du roman, voir J. Lods, *Le roman de Perceforest,* Genève Droz, Lille Giard, 1951, p. 24-ss et, plus développés, les articles de L. F. Flutre, "Etudes sur *Le Roman de Perceforest*", *Romania,* t. 70, 1948-9, p. 474-ss ; *Romania,* t. 71, 1950, p. 374-ss et 482-ss ; *Romania,* t. 74, 1953, p. 44-ss ; *Romania,* t. 88, 1967, p. 475-ss ; *Romania,* t. 89, 1968, p. 355-ss ; *Romania,* t. 90, 1969, p. 341-ss ; *Romania,* t. 91, 1970, p. 189-ss. Ces articles analysent le roman en suivant principalement l'édition de 1528 qui est proche des manuscrits.

[2] Sur l'expansion de la civilisation dans *Perceforest,* voir notre article, "La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest",* dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Age, de la réalité à l'imaginaire*, éd. B. Guidot, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 275-290.

des fées et des *luitons* (des lutins), marqués par un paganisme folklorique[3]. Deux types d'évolution ont lieu: d'une part les forces du Mal tendent, soit à disparaître, soit (rarement) à se convertir, d'autre part, le paganisme se transforme en un culte plus ou moins monothéiste, le culte du Dieu Souverain. Enfin, dans le sixième livre du roman, on passe du culte épuré du Dieu Souverain au christianisme, tandis que se lèvent des aubes arthuriennes et prémonitoires. La *translatio imperii* assurée par le conquérant macédonien va donc de pair avec une *translatio studii* et surtout avec une *translatio fidei*. Le passage entre l'antiquité et le monde arthurien s'appuie sur la généalogie, qui fait d'Alexandre et de ses compagnons les ancêtres des grandes figures du monde breton, mais aussi sur une histoire des croyances, qui tend à intégrer les divinités antiques à une vision du monde de plus en plus chrétienne. Parmi les conversions les plus étonnantes, on retiendra celle de Vénus qui, après avoir incarné l'amour charnel (elle porte alors un brandon de feu), devient une figure quasi mariale ne circulant qu'avec son chapelain, un ancien *luiton* (un esprit facétieux très présent dans le folklore) reconverti. Dans ce processus, une étape importante est constituée par le folklore (j'utilise ce terme à défaut d'une appellation moins ambiguë): pour l'auteur, comme pour de nombreux clercs du Moyen Age, ce folklore, ces *nugae,* forment une sorte de substrat païen, que l'Eglise, faute d'avoir pu l'éradiquer, a assimilé. Les déesses antiques deviennent de plus ou moins bon gré des fées: c'est le cas de Lucina qui dans notre roman évolue tout à fait logiquement en fée ventrière[4]. Autre figure antique à connaître un traitement intéressant, la Sibylle, qui dans *Perceforest,* donne son nom à Sebille, une demoiselle de la forêt (c'est-à-dire une fée) qui retient plusieurs jours auprès d'elle l'empereur Alexandre, et qui donne naissance à une auguste lignée qui conduira jusqu'au grand Arthur. Le nom de Sebille donné à une fée ne surprend pas le lecteur du XIVe siècle. Sibylle apparaît en effet dans la littérature vernaculaire dès le XIIe siècle, dans

---

[3] Sur ces créatures, voir notre ouvrage, *Fées, bestes et luitons, croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles),* Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2001.

[4] Sur les rapports entre les fées et les déesses antiques, voir les articles de *Fées, dieux et déesses au Moyen Age, Bien dire et bien aprandre,* t. 12, 1994 et, pour ce qui est de *Perceforest,* notre article dans ce même recueil, "Fées et déesses dans *Perceforest*", p. 52-72.

Eneas, sous la forme d'une sorcière[5]. Et surtout, par la suite, le nom de Sibille, avec ses variantes (Sebille en particulier), reparaît souvent dans les romans, porté par une fée[6]: évolution logique puisque *fee* remonte à *fata* et que, même si les figures féeriques médiévales n'ont pas toutes une dimension prophétique évidente, les vertus divinatoires sont inscrites dans leur patrimoine génétique[7]. Cependant l'assimilation de Sibille à la fée tend à privilégier surtout la dimension séductrice[8]: Sedile, dans le *Lancelot en prose* par exemple[9], est l'une de ces multiples fées médiévales qui renvoient au modèle morganien, mis en évidence par Laurence Harf-Lancner, c'est-à-dire au modèle de la fée amoureuse, ravissante et ravisseuse[10]. Par ailleurs on n'est a priori pas surpris de trouver dans *Perceforest* le récit des amours d'Alexandre et de la belle dame nommée Sebille: il arrivait, dans le *Roman de toute chevalerie* où Thomas de Kent racontait vers 1175 la vie d'Alexandre[11], que le conquérant rencontre la

---

[5] *Eneas,* éd. J. J. Salverda de Grave, Paris, Champion, 1973, v. 2351-ss. Sur cette figure, la *Cumaine devineresse,* voir E. Faral, *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age,* Paris, Champion, 1913, p. 115-ss et 315-ss et H. C. R. Laurie, "A new Look at the Marvellous in *Eneas",* dans *Romania,* t. 91, 1970, p. 53-55.

[6] Voir le relevé (pour les XIIe-XIIIe siècles) dans G. D. West, *French Arthurian Verse Romances 1150-1300: an Index of Proper Names,* Toronto, 1969, et *An Index of Proper Names in French Arthurian Romances,* Toronto, 1978. Citons, entre autres figures, les Sibille (Sedille, Sebile...) du *Lancelot en prose,* du *Roman d'Aubéron* (qui tient de la bonne fée marraine), des *Prophéties Merlin* (une séductrice), ou bien encore, promue au rang de personnage éponyme, la reine Sibille du *Paradis* d'Antoine de la Salle (1442).

[7] Voir L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Age,* Paris, Champion, 1984, p. 17-ss.

[8] Sur ce point, voir la communication de F. Mora dans ce volume. Sur la fée séductrice, voir L. Harf-Lancner, *op. cit.,* en particulier pour des figures nommées Sibille ou Sebille, p. 271-ss et p. 311-ss.

[9] Le manuscrit édité par A. Micha donne la forme *Sedille* (Droz, Genève, 1979, t. IV, p. 173).

[10] *Op. cit., passim:* L. Harf-Lancner met en évidence trois étapes dans le schéma narratif morganien: l'enlèvement du héros, plus ou moins violente, allant du véritable rapt à l'invitation courtoise, le séjour dans l'autre monde, et pour finir, soit le retour chez les humains, soit la disparition définitive dans l'autre monde.

[11] Ed. B. Forster et I. Short, London, 1976, 2 vol.. Cet épisode est mentionné dans le manuscrit de Durham par P. Meyer, *Alexandre le Grand,* Paris, Vieweg, 1886, t. II, p. 188. C. Gaullier-Bougassas n'évoque pas cette rencontre dans son étude centrée sur l'oeuvre de Thomas de Kent et celle d'Alexandre de Paris *Les Romans d'Alexandre. Aux frontières de l'épique et du romanesque,* Paris, Champion, 1998.

Reine de Saba, nommée Sibille, la figure biblique et la figure antique se confondant, sous l'effet, peut-être, d'un de ces rapprochements onomastiques[12] dont les hommes du Moyen Age sont si friands, mais aussi en tant que païenne séduisante.

Mon propos est de montrer que dans *Perceforest* le traitement de Sebille est double et évolue, au fur et à mesure que la chronique se développe. Dans un premier temps, l'auteur travaille à présenter Sebille comme une fée séductrice, et il est alors surtout soucieux de gommer tout ce que cette figure pouvait avoir d'inquiétant: on a un effort de réhabilitation très marqué, passant en particulier par un effacement de la dimension prophétique et par un travail autour de la figure de Candace. Dans un second temps, l'auteur remanie son personnage à partir d'autres modèles, comme celui de la mère de Perceval, et renoue avec la dimension prophétique, grâce à une Sebille maternelle et ancêtre d'Arthur.

I. La réhabilitation de la fée séductrice

Sebille est une demoiselle fée, séductrice, qui retient par magie Alexandre dont elle est tombée amoureuse: le temps s'écoule sans que le héros ne s'en aperçoive. Dans le livre I Alexandre et son compagnon Floridas qui se sont mis en quête de Perceforest et qui ont juré de ne pas séjourner plus d'une nuit en un même lieu avant d'avoir accompli leur entreprise, arrivent chez Sebille, qui leur fait bon accueil:

Le roy et Floridas y <u>demourerent</u> quinze jours sy n'y cuidoient avoir <u>demouré</u> que une nuyt. Et fait bien mention l'ystoire que la dame <u>demoura</u> ençainte du roy d'un filz, dont de ce lignaige yssy le roy Artus (p. 242)[13]. Le motif de la fée séductrice qui retient les mortels par amour et leur fait perdre la notion du temps est familier au lecteur médiéval: l'auteur peut laisser à son récit le charme pudique du mystère amoureux. Par ailleurs, la dérivation plaisante

[12] La surimpression des modèles est souvent favorisée au Moyen Age par des similitudes de nom: ainsi pour Diane et Viviane, comme le remarque L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 298.

[13] Ed. cit. J. Taylor. "Le roi et Floridas y restèrent quinze jours, et pourtant ils s'imaginaient n'y être restés qu'une seule nuit. Et l'histoire ne manque pas de raconter que des oeuvres du roi la dame resta enceinte d'un fils, du lignage duquel descend le roi Arthur".

du verbe *demourer* permet d'associer efficacement la durée trompeuse du séjour et la conception de l'enfant.

L'épisode n'est pas développé, si ce n'est à travers les commentaires que font Floridas et Alexandre, sur le chemin du retour. Floridas s'étonne que leurs blessures aient guéri en une nuit: "*Mon entente n'estoit mie queje deusse estre gary dedens quinze jours"* (p. 243)[14]. Le roi poursuit (parlant de Sebille): *"Et sachiez qu'elle me plaisoit si bien que se je fusse demouré avecques elle deux jours, je l'eusse enamouree pour la grant beaulté de luy"* (p. 243)[15]. Cette tirade est un nouvel exemple de l'habileté de l'auteur, dont le style n'a pas la facilité extensive que l'on prête souvent à la prose romanesque de ce XIVe siècle: la rime *demouré/enamouré* résume à merveille le schéma morganien associé à la fée séductrice. Par ailleurs ces remarques présentent sur le mode de l'irréel ce qui en fait s'est véritablement produit: l'auteur n'insiste pas objectivement sur l'épisode, mais renforce, par le jeu sur les points de vue erronés, ce que la scène peut avoir et de merveilleux et de comique. Le lecteur, familier avec les fées ravisseuses, et même plus précisément avec les Sibille séductrices (depuis le *Lancelot en prose*), n'a guère besoin que le motif soit développé et ces quelques lignes suffisent à mettre le motif en place.

La brièveté de l'épisode ne tient cependant pas qu'à la familiarité supposée au lecteur avec le motif morganien: elle répond aussi au désir de l'auteur de ne pas faire peser sur Sebille les soupçons qui pèsent en général sur la fée morganienne qui dépossède les hommes de leur libre arbitre. Le rapt est atténué: c'est de son plein gré qu'Alexandre entre dans le château de Sebille. Le récit est rapide: on n'insiste guère sur une manoeuvre amoureuse qui n'est malgré tout pas très honnête. L'humour dédramatise finalement ce que cette maîtresse femme a d'inquiétant[16]. Pour l'auteur de *Perceforest* il n'était pas question de noircir la figure de Sebille car il voulait en faire l'ancêtre du grand Arthur, d'où au-delà même du récit rapide de la

---

[14] *Ibid.*: "Je n'aurais jamais pensé guérir avant quinze jours".

[15] *Ibid.*: "Sachez qu'elle me plaisait à un point tel que si j'étais resté avec elle deux jours, je serais tombé amoureux d'elle tant elle est belle".

[16] Dans *Perceforest* ce sont souvent les femmes qui décident des naissances: voir notre article "Le rôle des mères dans *Perceforest*", dans *Arthurian Romance and Gender*, éd. F. Wolfzettel, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 1995, p. 274-284.

première rencontre, dans le premier livre du roman un travail de promotion, de réhabilitation de la fée par plusieurs moyens: le brouillage des modèles, la mise à l'écart de la dimension prophétique et des enchantements et le rapprochement avec la reine Candace.

A. Le brouillage des modèles

Premier moyen pour réhabiliter la fée séductrice: le brouillage des modèles. La figure de la fée au XIVe siècle est complexe: elle s'enracine dans un folklore plus ou moins christianisé et bénéficie d'une tradition littéraire déjà longue. Bienveillante quand elle est fée marraine (à moins qu'elle ne soit la chagrine fée *courcie*), nourricière et maternelle, mais aussi luxurieuse et diabolique, oscillant entre Marie et Vénus, ambiguë comme les représentations de la femme au Moyen Age, la fée est suffisamment diverse pour que l'auteur puisse surimposer au modèle morganien des images plus valorisantes. Comme de nombreuses "créations" de *Perceforest ,* Sebille renvoie à plusieurs modèles. Fée séductrice, elle est un avatar de Morgue. Par ailleurs elle s'appelle aussi *Dame du Lac,* c'est une mère émouvante, sa demeure, entourée d'eau, est invisible: on reconnaît alors la bienveillante fée nourricière et aquatique que l'on a par exemple dans le *Lancelot en prose*[17]. C'est d'ailleurs sous cette forme qu'elle apparaît pour la première fois et cette valorisation initiale, qui en quelque sorte donne sa tonalité au personnage, ne saurait être complètement démentie, même par un comportement qui est celui d'une Morgue séductrice et inquiétante. Lorsque Floridas et Alexandre arrivent près de sa demeure, on leur apprend en effet qu'ils arrivent chez la Dame du Lac (p. 236, p. 237, p. 239), et l'on reconnaît sa demeure féerique et invisible qui ne se montre qu'aux élus[18]: les deux chevaliers commencent par ne rien voir (*et sy ne le puis veoir* p. 236), une messagère vient à leur rencontre, semblant marcher sur les flots (p. 240), puis ils voient un pont et le franchissent pour arriver chez la Dame (p. 241). Ainsi la double polarisation féerique que L. Harf-Lancner

[17] Sur la Dame du Lac, fée aquatique et nourricière, voir L. Harf-Lancner, *op. cit.,* p. 299-ss.

[18] Ce motif est très fortement rationalisé dans le *Lancelot en prose*, mais on le trouve, au sujet de la Dame du Lac, dans la *Suite du Merlin* composée entre 1230 et 1240 (éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 1996, §329).

met en évidence[19] se trouve réunie dans cet hybride de charme, *la Dame du Lac qui avoit a non Sebile* (livre I, p. 239).

Par ailleurs l'auteur a pris soin d'introduire quelques indices plus "folkloriques" que littéraires (même si l'imbrication des deux dimensions est telle que l'opposition peut paraître discutable). C'est ainsi que la rencontre entre Alexandre et la fée est précédée par la mention d'un four à chaux (p. 236[20]) qui renvoie à la fée rurale et bâtisseuse, qu'ont étudiée Jacques le Goff et Emmanuel Le Roy Ladurie[21].

Sebille perd donc de son caractère inquiétant: on hésite entre la bonne Dame du Lac et la fée ravisseuse, entre la fée des romans et celle qui hante les récits oraux et les terres rurales.

B. Humanisation et mise à l'écart des pratiques inquiétantes

Le travail de réhabilitation passe parallèlement par une humanisation de la fée, qui tient plus de la simple mortelle amoureuse que de la créature surnaturelle et par une mise à l'écart de la dimension prophétique et des pratiques d'enchantements, considérées avec méfiance au Moyen Age comme susceptibles de relever du Diable.

En ce qui concerne l'humanisation[22], notons rapidement que comme toutes les fées romanesques, Sebille est peinte comme une noble dame, avec château, suivantes (p. 239) et parenté (des cousines, comme Gloriande), pratiquant courtoisement l'hospitalité. Ses amours sont marquées par les rites et les pratiques courtoises, elles reproduisent des modèles souvent utilisés et s'appuient sur une rhétorique éprouvée. Quand Alexandre communique avec elle en

---

[19] Sur l'opposition entre la fée séductrice de type morganien et la fée maternelle, *op. cit.*, p. 308-ss.

[20] Ce four à chaux est mentionné à nouveau à l'occasion de la seconde "rencontre" (médiatisée par le message sur le tilleul, l. I, p. 274).

[21] J. Le Goff et E. Le Roy Ladurie, "Mélusine maternelle et défricheuse", dans *Annales E. S. C.*, t. 26, 1971, p. 587-622 (J. Le Goff, "Mélusine au Moyen Age", p. 600 et E. Le Roy Ladurie, "Mélusine ruralisée", p. 604-616).

[22] Voir L. Harf-Lancner, *op. cit.*, p. 425.

gravant son message sur le tronc d'un tilleul (p. 274), le lecteur pourra reconnaître par exemple Tristan et Iseult, les amants du lai du *Chèvrefeuille* de Marie de France. Quand elle revoit enfin Alexandre, son malaise physique et sa rougeur (symptômes habituels des passions courtoises), la comparaison avec l'un des grands modèles traditionnels (Hélène) et avec un idéal humain (une *femme,* et non une déesse ou une fée, ce qui serait largement aussi attendu dans ce type d'expression), vont de même dans le sens d'une humanisation de la figure, qui fait oublier la fée séductrice et inquiétante:

Le roy drece son viaire, sy luy respond moult courtoisement. Et quant Sebille le veyt ou viaire, le coeur luy failly et le convint asseoir sur le lit. Quant elle fut revenue a luy, elle mua une couleur plus vermeille que une rose. Lors fut aussi belle que fut Helaine et sans faulte elle estoit sy tresbelle que femme pouoit estre (l. I, p. 291)[23].

La mise à l'écart des pratiques divinatoires va dans le même sens: le pouvoir féerique de lire dans l'avenir est susceptible d'être diabolique; promouvoir une Sebille fondatrice de la lignée arthurienne nécessite d'éliminer ce soupçon. Pourtant la Sibylle, pour le clerc médiéval, comme pour le chrétien qui admire les représentations sculptées des cathédrales de Laon ou d'Auxerre, est une voix prophétique, annonçant le Christ: c'est même, selon Emile Mâle, la seule figure païenne méritant à ce titre de figurer dans les églises médiévales[24]. Il aurait donc été possible de doter notre personnage de vertus prophétiques clairement distinctes des pratiques diaboliques, d'autant que notre Sebille apparaît au début d'un roman qui se veut préhistoire arthurienne et que dans ce cadre l'auteur aurait eu beau jeu de lui faire prédire les glorieux destins bretons et que plus loin dans le récit une autre fée, la Reine Fée, aura des prémonitions du Dieu Souverain et finira par se convertir. Or Sebille au début du roman n'est en rien une prophétesse: l'auteur ne semble pas avoir voulu prendre de risque avec la réputation de son personnage. Certes lors de la première rencontre avec Alexandre, elle devine qu'il est en quête de Perceforest et elle l'informe sur la double identité de celui-ci, qui est aussi

[23] "Le roi lève son visage et lui répond très courtoisement. Et quand Sebille vit son visage, elle défaillit et fut obligée de s'asseoir sur le lit. Quand elle fut revenue à elle, elle prit une couleur plus vermeille qu'une rose. Alors elle fut aussi belle qu'Hélène et assurément elle était aussi belle qu'une femme pouvait l'être".

appelé Bétis (p. 241-242), mais cela ne témoigne pas d'une clairvoyance particulière et surtout, elle commence, comme toutes les hôtesses de la terre, par demander le nom des nouveaux venus: *or vous prie je que vous me dittes vostre nom et vostre pays* (p. 241): elle est loin d'avoir l'omniscience que possèdent même les servantes de la fée (et à plus forte raison la maîtresse) dans *Lanval*[25]. Plus encore Sebille n'a guère de clairvoyance et reste longtemps dans l'ignorance de l'identité de son bel amant. L'idée qu'elle enfante l'ancêtre du plus grand roi du monde ne l'effleure pas. Pourtant dans *Perceforest,* les fées, comme un certain nombre de créatures surnaturelles (le *luiton* Zéphir par exemple) peuvent connaître l'avenir. Certes, les fées ne parlent jamais sous l'inspiration directe d'un dieu: le plus souvent, conformément aux habitudes médiévales, elles pratiquent l'astrologie, lisant par exemple les destins du monde dans une comète ou une constellation en forme de louve[26]. Or notre Sebille ne pratique même pas cela. L'auteur semble donc avoir, plus encore que pour les autres figures féeriques, gommé en elle le potentiel prophétique. De la même façon, les enchantements pratiqués par Sebille sont limités, ce qui la disculpe de tout soupçon de magie noire. Elle n'use de *nigromance* qu'avec discrétion, et toujours pour de bonnes causes. Les enchantements qu'elle a pratiqués pour rendre son château invisible ne sont que rapidement évoqués par le *valet* qui renseigne le roi près du four à chaux[27], mais ensuite dans le reste de l'épisode aucun terme renvoyant à la magie ne sera employé. La ruse qu'elle utilise pour faire perdre la notion du temps au roi est mentionnée très discrètement:

---

[24] *Op. cit.,* p. 608.

[25] *Lais de Marie de France,* Paris, Le Livre de Poche, coll. Lettres Gothiques, v. 70: Lanval est appelé par son nom sans avoir besoin de se présenter. Curieusement, si Sebille ignore qu'elle reçoit Alexandre, le *valet* qui travaille au four à chaux et qui renseigne le roi au moment où il arrive pour la première fois à proximité du château, lui dit qu'il y a là *chastel pour recevoir le roy Alexandre* (p.236): en sait-il plus que la fée, ce qui serait une façon de souligner encore plus ostensiblement l'ignorance de celle-ci? est-ce, dans sa bouche, une simple façon de parler ("un château digne de recevoir le roi Alexandre") qui prendrait pour le lecteur *a posteriori* une saveur particulière?

[26] Voir notre *Fées, bestes et luitons..., op. cit.,* chap. IV.

[27] "*La dame l'a fait en telle maniere qu'on ne le peult veoir par ses enchantemens"* (p. 236).

elle pensa qu'elle en joueroit autrement et aussy fist elle, car le roy et Floridas y demourerent quinze jours (p. 242).

C'est là plus un tour de passe-passe que de la magie noire. Plus encore quand elle prend la défense de son neveu le nain *Puignés,* maltraité par des *felons* du lignage de Darnant, qui cherchent ensuite à la violer, elle n'use pas d'enchantements pour neutraliser ceux-ci et se contente de crier, comme toutes les *pucelles* romanesques en danger dans les forêts bretonnes, alertant ainsi deux chevaliers qui viennent à sa rescousse (p. 286). Tout au plus *par ses enchantemens* elle fait en sorte que les cadavres de ses agresseurs restent sans sépulture, transpercés par des glaives, jusqu'à ce que le meilleur chevalier vienne les *deferrer* (ce qui se réalisera à l'extrême fin de l'histoire, dans le livre VI). Elle semble alors avoir des talents d'enchanteresse et de prophétesse, mais cela ne dure guère. Juste après elle revoit en effet Alexandre, qui, blessé, se méfie d'elle quand elle lui propose de rester auprès de lui:

"*Moult me plairoit mais que je fusse asseur que sur moy ne mettriez nulz de voz enchantemens, car je ne vous sçay mal gré fors que de ce que vous me tenistes en vostre hostel plus que mon serement ne portoit* "(p. 292)[28].

Elle promet aussitôt de ne plus pratiquer d'enchantements et elle est la première des fées à "se convertir":

"Et d'ores en avant envers vous je ne feray enchantement nul qui vous puist desvoier de vostre propre volonté faire" (p. 292)[29].

On ne la verra plus pratiquer qu'un enchantement: elle donnera une poudre à la fin du livre I à un de ses serviteurs pour libérer Alexandre et Floridas, qui, à cause d'un enchantement du *felon* Nabon, ont l'impression que tout tourne autour d'eux. Il s'agit simplement d'une pratique de défense, le but et la médiatisation de l'enchantement (par le vecteur, la poudre, anodine car très fréquente dans la pharmacopée traditionnelle, par l'intervention d'un serviteur,

---

[28] "Cela me plairait beaucoup, à la condition que je sois sûr de ce que vous ne m'imposerez aucun de vos enchantements, car je ne vous reproche rien, si ce n'est de m'avoir retenu chez vous plus que ne l'autorisait mon serment".

[29] "Je vous jure de ne plus faire à partir de maintenant d'enchantements susceptibles de vous contraindre à agir contre votre volonté".

qui évite que Sebille pratique elle-même) limitant considérablement les soupçons susceptibles de peser sur la fée.

Le caractère inquiétant de la fée qui enchante et joue les devineresses est alors pris en charge par une autre figure, Sarra, qui fait partie du même groupe de six demoiselles de la forêt et qui est en quelque sorte un double sombre de Sebille: c'est à côté d'elle que trône Alexandre le jour du couronnement de Gadifer à la toute fin du livre I. Sebille, assagie, peut prétendre au rôle d'ancêtre glorieuse ; Sarra, qui conserve longtemps d'étranges pratiques, en particulier l'hippomancie des Celtes (l. II, t. I, p. 246), reste marquée par un caractère plus nettement surnaturel et inquiétant, et ne jouera pas un rôle généalogique important.

C. Candace et Sebille

C'est dans la même perspective de réhabilitation que le modèle de Candace est retravaillé. Dans le pseudo-Callisthène et ses dérivés latins qui servent de base aux romanciers médiévaux quand ils racontent la geste d'Alexandre[30], le Macédonien rencontre certes la reine Candace, mais il n'y a pas d'intrigue amoureuse: Candace se caractérise essentiellement par sa puissance et sa richesse. Ce sont les romanciers médiévaux qui ont inventé l'intrigue amoureuse entre Alexandre et cette reine[31]. Or entre cette aventure et celle qui réunit

[30] A la fin du IIIe siècle à Alexandrie une biographie romanesque est consacrée à Alexandre qu'une version attribue (faussement) à Callisthène, qui fut un compagnon d'Alexandre. La traduction en latin par Julius Valère au IVe siècle, résumée au IXe et connue sous le nom d'*Epitome*, a eu un vif succès et est à la base de la plupart des versions françaises. Par ailleurs au Xe siècle une copie fut faite à Naples du pseudo-Callisthène: traduite, développée et interpolée, elle donne l'*Historia de preliis Alexandri Magni* (souvent appelée *Historia de Preliis*) dont la traduction-adaptation donne le *Roman d'Alexandre en prose* du XIIIe siècle. Sur cette histoire de la geste alexandrine, voir l'introduction de L. Harf-Lancner à l'édition du *Roman d'Alexandre* en vers d'Alexandre de Paris, Paris, Livre de Poche, coll. Lettres Gothiques, 1994, ainsi que D. J. A. Ross, *Alexander historiatus,*The Warburg Institute, 1963, rééd. Athenäum Verlag, Frankfurt-am-Main, 1988.

[31] Sur Candace et Alexandre chez Alexandre de Paris, auteur de la version en alexandrins du XIIe siècle et chez Thomas de Kent, dans son *Roman de Toute Chevalerie* (XIIe), voir C. Gaullier-Bougassas, *op. cit.*, p. 405-413 et G. Cary, *The medieval Alexander,* Cambridge, 1956, p. 219-220.

Alexandre et Sebille dans *Perceforest*, les points communs sont nombreux[32]: Alexandre arrive incognito chez Candace, tout comme il se rend incognito chez Sebille, c'est par la ruse d'un enchantement que Sebille retient Alexandre tout comme chez Thomas de Kent par exemple Candace garde auprès d'elle le beau Macédonien. Par ailleurs, Alexandre, en particulier dans les textes en prose qui lui sont consacrés au XIIIe et au XIVe siècle, est passé maître dans l'art de composer des lettres[33], ce dont témoigne en particulier sa correspondance avec Candace, elle aussi cultivée[34]. Or dans *Perceforest* Sebille est elle aussi une correspondante stylée[35]: elle écrit à sa cousine Gloriande, et elle échange avec Alexandre des missives dont l'élégance courtoise ne saurait par ailleurs étonner vu la réputation de sagesse de la Sibylle médiévale[36]. Sebille est donc une nouvelle Candace. Or on pourrait s'étonner du fait que l'auteur masque ce modèle. Pourquoi le nom de Candace n'est-il pas conservé, alors que l'auteur reprend ouvertement d'autres figures de la tradition alexandrine, comme Bétis ou Gadifer? Cet

---

[32] Candace, pour les auteurs du XIIe siècle, est un double de la reine de Saba, tout comme Alexandre est un double de Salomon (voir A. Cisek, "La rencontre de deux sages: Salomon le Pacifique et Alexandre le Grand dans la légende hellénistique médiévale", dans *Images et Signes de l'Orient dans l'Occident médiéval, Senefiance,* t. 11, p. 75-99 et J. Trumpf, "Alexander und die Königin von Saba", *Athenaeum,* t. 44, 1966, p. 307-308). Or nous avons suggéré plus haut que Sebille amoureuse d'Alexandre pouvait avoir été imaginée à partir d'une tradition qui racontait la rencontre entre Alexandre et la reine de Saba, d'où le lien imaginaire logique entre Sebille et Candace, puisque celle-ci est un double de la reine de Saba.

[33] On peut supposer avec L. Harf-Lancner (intro. cit., p. 12) qu'à la base du pseudo-Callisthène se trouve un roman épistolaire.

[34] Relevons dans le *Roman d'Alexandre en prose,* éd. Y. Otaka et C. Ferlampin-Acher, Osaka, 2002, la lettre de Candace §76. D'autres lettres sont échangées avec Porrus, avec les Brahmaniens... La *Lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'Inde*, intégrée à certaines versions du pseudo-Callisthène, eut tant de succès qu'elle circula indépendamment au Moyen Age. On notera par ailleurs que la correspondance entre Sebille et Alexandre, unique dans *Perceforest* où l'art épistolaire n'est guère pratiqué, transforme la fée en voix, ce qui rejoint peut-être le modèle de la prophétesse antique.

[35] Le style de ses lettres ressemble à celui des nombreuses lettres du *Roman d'Alexandre en prose.* On trouve par exemple deux emplois de la locution rare *comme il soit ainsi que* (p. 265 et 266), fréquente dans les lettres du *Roman d'Alexandre.*

[36] L. I, p. 264-269.

effacement de Candace s'explique en fait comme le masquage de la fée séductrice, par un souci de valorisation du personnage: au Moyen Age, et déjà chez Thomas de Kent au XIIe siècle, Candace est dénoncée comme dévergondée[37]. Sebille, dans *Perceforest,* est l'ancêtre d'Arthur: il suffisait à celui-ci d'être le fruit d'amours douteuses et adultères[38], point n'était besoin d'en rajouter avec une aïeule de petite vertu. L'auteur de *Perceforest,* en changeant le nom, a converti Candace, soupçonnée d'être luxurieuse, en une *sage Sibille*[39]. Des amours d'Alexandre, il n'a retenu que l'image d'une courtoisie parfaite et lettrée, que servait bien le nom de la devineresse antique. Sebille n'a plus le caractère inquiétant d'une fée ravisseuse ou d'une Candace sensuelle: elle maîtrise parfaitement tous les codes courtois, elle se justifie de la ruse, innocente, qui lui a permis de retenir Alexandre auprès d'elle et insiste sur sa virginité au moment de la rencontre avec le macédonien (l. I, p. 266).

Dans le livre I, Sebille est donc une fée ravisseuse réhabilitée. Néanmoins, l'auteur de *Perceforest* varie au fur et à mesure que son oeuvre se développe les patrons de ses personnages principaux[40], et à Sebille, fée séductrice qui n'est guère prophétesse, succède une Sebille maternelle qui renoue avec la fonction prophétique.

---

[37] A côté d'une tradition qui célèbre sa richesse et son pouvoir, se développe, surtout à la fin du Moyen Age, une critique de Candace (voir G. Cary, *op. cit.,* p. 231-232).

[38] Dans le pseudo-Callisthène (repris dans le *Roman en prose*) Alexandre est le fils de l'enchanteur Nectanebus (qui n'hésite pas à prendre la forme d'un dragon) et de la reine Olimpias, épouse du roi Philippe de Macédoine. Les romans en vers (comme celui d'Albéric de Pisançon ou celui d'Alexandre de Paris) s'insurgent contre cette "invention", mais il n'en demeure pas moins que la naissance d'Alexandre reste, tout au long du Moyen Age, la source d'un questionnement incertain.

[39] Même la sibylle d'*Eneas*, qui tient pourtant de la sorcière, est qualifiée de *sage* (éd. cit., v. 2258), et Alexandre dans *Perceforest* venant de quitter Sebille, s'extasie, sur son honneur, sa beauté, et surtout sa sagesse (l. I, p. 242).

[40] C'est en particulier vrai pour Zéphir, qui est à la fois ange déchu, ange gardien, créature folklorique (*luiton*), avatar d 'Aubéron (dans *Huon de Bordeaux*) et du Zéphir d'*Amour et Psyché.*

II. Sebille maternelle et prophétique

Sebille dans le livre I ne semble guère pratiquer la prophétie, même si comme toutes les matrones médiévales, elle est capable de deviner le sexe d'un enfant à naître[41]. Elle ignore qu'elle sera l'aïeule d'Arthur, et le lecteur est informé de cette glorieuse descendance non par une divination sibylline, mais par une intervention de la voix conteuse: *et fait mention l'ystoire que la dame demoura ençainte du roy d'un filz, dont de ce lignaige yssy le roy Artus* (l. I, p. 242). Dans le livre II en revanche, ce fils paraît et Sebille, maternelle, retrouve une dimension prophétique, d'une part grâce au modèle de Perceval et d'autre part grâce à ce que l'on pourrait considérer comme des manipulations généalogiques.

A. Le modèle de Perceval

Dans le livre II, alors qu'il va faire ses oraisons au temple de Minerve, le roi Perceforest (alias Bétis) rencontre un jeune homme. Aux questions du roi, celui-ci répond qu'il est le fils de la Demoiselle sans Joie (Sebille en fait, on l'apprendra plus tard), qui pleure sans cesse et qui n'a pas ri depuis dix-huit ans. Il ignore son vrai nom: sa mère l'appelle Remanant de Joie ("Reste de Joie"), et il ne saura sa vraie identité que lorsqu'il sera fait chevalier (l. II, f. 301). Dans cet épisode, Remanant de Joie est un avatar de Perceval, le héros du *Conte du Graal,* et Sebille renvoie successivement à deux figures liées au jeune héros de Chrétien de Troyes: elle est d'une part la mère douloureuse de Perceval, endeuillée au fond de ses terres[42], et n'appelant son enfant qui ignore son nom que "beau fils"[43], et d'autre part elle est la demoiselle de la cour d'Arthur qui n'a pas ri depuis six ans, qui ne rira pas avant d'avoir vu celui qui sera le meilleur

[41] L. I, p. 266. Sur les croyances concernant le sexe des enfants à naître, voir A. Paupert, *Les fileuses et le clerc. Une étude des Evangiles des Quenouilles,* Paris, Champion, 1990, p. 162-ss.

[42] Alexandre a été tué par Antipater (l. II, t. I, p. 125). Sur la mère de Perceval, veuve et exprimant sa douleur, voir *Le Conte du Graal,* éd. F. Lecoy, Paris, Champion, 1972, v. 405-ss.

[43] *Le Conte du Graal,* éd. cit., v. 345-ss.

de tous les chevaliers, et qui se met à rire quand paraît le jeune Perceval[44]. Voilà le fils de Sebille préfigurant dès sa première apparition Perceval, le héros du Graal, et cette promotion annonce l'avenir grandiose qui l'attend. Quant à Sebille, dans cette opération, elle retrouve indirectement ses talents prophétiques, puisqu'elle est associée à la demoiselle qui "onques ne rit" dont le rire annoncera le destin glorieux du héros. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la scène se déroule près du temple de Minerve: Sibylle est certes prophétesse d'Apollon, mais Minerve incarnant la sagesse et la pensée élevée, sa mention à ce moment du récit contribue à remettre en place le modèle d'une connaissance féminine et supérieure.

B. Les manipulations généalogiques

Plus important que le modèle de Perceval, le travail sur la généalogie permet, en particulier grâce au personnage de Sebille, de transformer l'histoire bretonne et ses aléas en destin historique. La Sibylle, associée pour le clerc médiéval aux destins de Rome annoncés entre autres par les oracles sibyllins et la prophétesse de Cumes, confère à l'histoire bretonne, aux origines desquelles *Perceforest* nous la montre, la grandeur de la Rome antique. Alors que les clercs médiévaux ont aussi vu dans les Sibylles des prophétesses annonçant le nouveau monde chrétien à l'ancien monde païen (ce qui leur vaut d'être hébergées dans les cathédrales), dans *Perceforest* Sebille joue un rôle plus politique que spirituel. Elle n'aura guère la prémonition du Dieu Souverain, et se distingue en cela d'une figure comme la Reine Fée. En revanche, sur le plan politique, les amours de Sebille et Alexandre donneront à la Bretagne le roi Arthur.

Regardons de plus près comment on en arrive à cette création originale d'une Sebille ancêtre du roi Arthur. L'auteur de *Perceforest* cherche à inventer des ancêtres glorieux à Arthur et à combler le vide entre l'Antiquité des romans antiques du XIIe siècle et les temps arthuriens. Il va donc glorifier le roi breton en lui donnant pour aïeul le plus grand conquérant

[44] *Ibid.,* v. 1031-ss.

de l'Antiquité, l'un des neuf preux, Alexandre. Le plus simple aurait certes été de raconter la conquête de la Bretagne par le macédonien et son accession au trône, puis d'établir un lien généalogique direct dans le cadre héréditaire entre Alexandre et Arthur, d'autant que de nombreux points communs existaient entre eux[45]. Plusieurs problèmes se posaient néanmoins: la trame de l'histoire aurait été trop linéaire pour un auteur marqué profondément par l'idée que les grands royaumes connaissent des cycles où prospérité et décadence s'enchaînent; par ailleurs la tradition concernant la mort et la descendance d'Alexandre était fixée et pouvait difficilement coïncider avec un Alexandre régnant jusqu'à sa mort en Angleterre et laissant ensuite le trône à son fils; enfin Alexandre n'était pas une figure sans ambiguïté au Moyen Age et on lui reprochait trop souvent sa démesure pour qu'il constitue un ancêtre satisfaisant[46]. L'auteur place donc sur le trône de Bretagne un lieutenant d'Alexandre, Bétis, dont le nom par ailleurs avait l'avantage de rappeler le mot Bretagne, ce qui cadrait bien avec les jeux étymologiques médiévaux d'inspiration plus ou moins isidorienne. Ce personnage, bien connu mais peu marqué dans la tradition alexandrine, constituait un aïeul avouable. Restait à substituer à l'héritier de Bétis (en l'occurrence son fils Bétidès), un descendant d'Alexandre: le macédonien parvenait alors à être l'ancêtre d'Arthur sans avoir régné sur la Bretagne. C'est cette substitution que je vais voir maintenant.

Le fils d'Alexandre et de Sebille, le jeune Remanant de Joie, va hanter les chemins de l'aventure bretonne pendant un nombre certain de folios dans le livre II et le livre III, révélant ses talents sous le nom de Chevalier à l'Aigle Noir sans que l'on sache qui il est. La substitution entre Rema nant de Joie et Bétidès, l'héritier légitime, se met en place à la fin du livre III. Remanant de Joie se présente à la cour de Perceforest (alias Bétis) en compagnie du Chevalier Muel (le chevalier muet). Ce compagnonnage est des plus

[45] Alexandre est le fils d'un enchanteur qui prend la forme d'un dragon, les origines d'Arthur sont associées à Uterpandragon et à deux dragons (en particulier dans le *Merlin* de Robert de Boron qui raconte les origines du royaume arthurien). Tous deux seront de grands rois, réputés pour leur *largesse* (leur générosité), tous deux seront sans descendance directe notable.

[46] Voir L. Harf-Lancner, "Alexandre le Grand dans les romans français du Moyen Age. Un héros de la démesure", dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome, Le Moyen Age*, t. 112, 2000, p. 51-63.

significatifs: ce chevalier Muel est l'agent qui permettra à Bétidès, le mauvais fils, de conduire le royaume à sa perte; c'est un Romain, un ennemi des Bretons donc, qui cache son origine en feignant le mutisme. A côté de ce muet funeste, qui renvoie à l'héritier indigne, se tient le fils de Sebille, le bon chevalier, qui loin d'être muet, se révèle courtois et beau parleur, héritier à la fois de sa mère, la *fata* prophétesse, et de son père, éduqué par Aristote et bien *emparlé*. Dans cette scène, le destin se noue: le Chevalier à l'Aigle Noir fait la cour en paroles à la fille du roi, il est agréé; tout est prêt pour que le futur gendre, fils de Sebille, prenne la place de l'héritier indigne (l. III, t. III, p. 4).

Après cette scène où la substitution n'est que suggérée sur le mode symbolique à travers la relation de compagnonnage, au début du livre IV, le roi Bétis évoque explicitement un tel remplacement. A l'occasion d'une fête, une lettre posthume d'Alexandre (l. IV, p. 50-52) est lue en public, dans laquelle sont mentionnées plusieurs des prophéties qui ont révélé au grand conquérant sa fin (l'auteur de ces prophéties n'est pas identifié; il s'agit plus vraisemblablement des prophéties traditionnelles des arbres de la lune et du soleil ou du nouveau-né monstrueux, que de prophéties proférées par Sebille). Le macédonien évoque aussi dans cette lettre ses propres défauts, qui renvoient à l'image traditionnelle du conquérant qui, comme nous l'avons vu, interdisait à l'auteur d'en faire directement le fondateur du royaume breton (il se compare en particulier au paon, et regrette son goût pour la "vaine gloire"). Il mentionne enfin son fils, encore à naître au moment où il écrit cette lettre. A la fin de la lecture, Sebille s'avance et présente au roi le Chevalier à l'Aigle Noir, alias Remanant de Joie, alias Alexandre le second: le roi regrette à voix haute en voyant ce jeune homme valeureux d'avoir déjà un fils et il accorde la main de sa fille au nouvel Alexandre et célèbre à plusieurs reprises le père de son gendre, symbole de la prouesse chevaleresque. Au terme de cet épisode, Alexandre le jeune, qui nous avait été présenté comme un nouveau Perceval, apparaît comme supérieur à son modèle: si Perceval fait mourir sa mère de chagrin, Alexandre, en se mariant, redonne le sourire à Sebille qui n'avait pas manifesté de joie depuis la mort de son amant (l. IV, p. 55).

La substitution, amorcée sur le plan symbolique à travers le compagnonnage du chevalier *muel* et du fils de la fée loquace, prise en charge explicitement ensuite par le discours

du roi, prend finalement forme dans le livre IV quand la Bretagne, que les Romains ont dévastée, tente de se reconstruire douloureusement. Le trône est vide et les Bretons cherchent un roi, Bétidès le traître étant mort sans héritier et Bétis n'ayant pas d'autre fils. Les prophéties de deux figures majeures, le *luiton* Zéphir et le ménestrel *Ponchonnet,* révèlent qu'Alexandre le deuxième et la fille de Bétis ont eu une fille, auquel le trône doit revenir, Alexandre Fin de Liesse (son nom commémore la décadence du royaume et le fait, qu'orpheline, elle n'a jamais connu ses parents) (l. IV, p. 1132-ss): celle-ci devient reine, après avoir épousé le valeureux chevalier aux Deux Dragons, Galafur, qui a lui aussi une glorieuse généalogie. Alexandre, fils d'un enchanteur qui a pris la forme d'un dragon et d'une reine adultère, devient ainsi logiquement l'ancêtre d'Arthur, dont la naissance illégitime a été facilitée par Merlin le devin et dont l'histoire est associée à celle de deux dragons.

Sebille n'est qu'une des multiples figures de *Perceforest*: elle n'a certes pas la présence d'un Zéphir (le lutin facétieux ancêtre de Merlin), mais elle occupe une place essentielle, aux origines de l'histoire arthurienne telle que la rêve l'auteur. Conformément à la tradition initiée par les clercs et largement diffusée dans les romans, *Perceforest* est passé de la prophétesse antique à la fée. Mais l'originalité du traitement proposé par l'auteur est dans la surimpression de plusieurs modèles (Morgane, Dame du Lac, Candace, la mère de Perceval, la demoiselle qui ne rit pas) et dans le renouvellement de la dimension prophétique. Il fallait à Arthur une ancêtre au paganisme discret, peu compatible avec l'image d'une Sibylle prophétesse écumante: Sebille se range donc rapidement à des pratiques acceptables pour une conscience chrétienne, et la convertissant, l'auteur l'humanise et en fait une amante et une mère modèles, dont Jeanne Lods admirait naguère le portrait délicat[47]. Parallèlement la dimension prophétique promise par le nom se trouve récupérée dans un second temps: d'une part il était habile d'associer Sebille à Alexandre, dont l'histoire au Moyen Age était celle de prophéties réalisées (en particulier celle de sa mort) ; d'autre part, si Sebille n'émet jamais clairement de prophéties dans *Perceforest*, toute son histoire et celle de sa descendance sont marquées par

[47] *Le roman de Perceforest,* Genève Droz, 1959, p. 127-128.

une nécessité providentielle, dont l'aboutissement nous est révélée dès les premières lignes, son coeur d'amoureuse et de mère a souvent des prémonitions dont on ne sait si ce sont des intuitions ou des prophéties, et l'histoire de son lignage est accompagnée par des prophéties surnaturelles, comme celles de Zéphir, ou poétiques, comme celles du ménestrel. Sebille, après avoir vu ses dons de divination restreints par la nécessité d'une humanisation du modèle féerique, se trouve donc investie d'une fonction politique et dynastique où les nécessités prophétiques et providentielles se rejoignent.